

# Joe Kent : guerre avec l'Iran, influence israélienne et création de l'État islamique

Joe Kent est l'ancien directeur du Centre national de lutte contre le terrorisme, qui a démissionné en mars 2026 en raison de la guerre contre l'Iran. Kent aborde l'erreur d'avoir attaqué l'Iran, l'influence intrusive d'Israël sur la politique étrangère américaine, le fait d'ignorer que l'Iran agit de manière rationnelle, le biais pro-guerre à Washington, la contribution des États-Unis à la création de l'État islamique, la malédiction des guerres sans fin et l'hubris qui a suivi l'intervention militaire au Venezuela. Merci d'aimer, de vous abonner et de partager ! Suivez le Prof. Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : [https://x.com/Glenn\\_Diesen](https://x.com/Glenn_Diesen) Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du Prof. Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : [buymeacoffee.com/gdiesen](https://buymeacoffee.com/gdiesen) Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du Prof. Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

## #Glenn

Bienvenue à nouveau dans l'émission. Nous recevons aujourd'hui Joe Kent, l'ancien directeur du Centre national de lutte contre le terrorisme des États-Unis. Merci beaucoup d'avoir pris le temps de participer à l'émission. Vous avez récemment démissionné de votre poste de directeur de la lutte antiterroriste en raison de la guerre contre l'Iran, et je pensais qu'un bon point de départ serait de comprendre pourquoi vous considérez que cette guerre était une erreur.

## #Joe Kent

Comme je l'ai dit dans ma lettre de démission, je pense que l'Iran ne représentait aucune menace imminente pour nous — c'est-à-dire que l'Iran n'était pas sur le point de nous attaquer. Depuis le retour du président Trump au pouvoir, nous avons observé — et quiconque ayant accès à Internet peut le vérifier — que les Iraniens ont suivi une échelle d'escalade très calculée. Ils ont empêché leurs supplétifs de nous attaquer, contrairement à ce qui s'est passé sous l'administration Biden. Lorsque Trump est revenu au pouvoir, ils se sont assis à la table des négociations avec nous jusqu'à la guerre de douze jours et l'opération Marteau de Minuit. Une fois l'opération Marteau de Minuit terminée — et, je le précise, pendant la guerre de douze jours — ils ne nous ont pas attaqués du tout.

Une fois que nous les avons attaqués et frappé leurs sites nucléaires, ils ont répliqué en tirant à peu près le même nombre de missiles que nous avons largué de bombes, sur un quadrant très vide d'une base au Qatar. Puis ils sont immédiatement revenus à la table des négociations avec la communauté internationale. La seule menace imminente, comme l'a dit le secrétaire Rubio, venait

des Israéliens. Les Israéliens ont attaqué l'Iran, et nous savions que, durant cette phase de la guerre, les Iraniens considéraient cela comme une menace existentielle pour leur régime — que l'objectif était un changement de régime — et ils ont donc réagi en ripostant contre Israël. Mais encore une fois, toute cette série d'événements ne se serait pas produite si les Israéliens n'avaient pas attaqué. Il n'y avait donc pas de menace imminente.

Et je suis également opposé à ce que nous nous engagions dans une nouvelle guerre de changement de régime au Moyen-Orient. Je ne suis pas un partisan du régime iranien — je comprends qu'il représente une menace terroriste, surtout compte tenu de mon domaine et de ma perspective en tant que directeur du Centre national de lutte contre le terrorisme. Cependant, utiliser une stratégie de changement de régime qui a échoué en Irak, en Afghanistan, en Syrie et en Libye — pour moi, c'était une recette pour le désastre. Mais c'était exactement ce que les Israéliens voulaient. Voir les Israéliens forcer la main de mon gouvernement était quelque chose dont je ne voulais pas faire partie. Et puis, j'ai des amis en Irak, en Syrie, au Yémen et ailleurs. Je ne voulais vraiment pas voir d'autres jeunes Américains perdre la vie dans une guerre inutile au Moyen-Orient. Personnellement, je ne pouvais tout simplement plus en faire partie.

## **#Glenn**

Comment expliquez-vous cette influence israélienne ? Car on souligne souvent que, bien que les intérêts d'Israël et des États-Unis se recoupent, ils ne sont pas exactement les mêmes. En réalité, au fil du temps — du moins ces dernières années — leurs intérêts semblent diverger de plus en plus. Alors, pourquoi Israël exerce-t-il une influence aussi forte sur la prise de décision à Washington en ce moment ?

## **#Joe Kent**

Honnêtement, je pense que c'est une combinaison de plusieurs facteurs. Les Israéliens sont très efficaces dans ce qu'ils font. C'est un petit pays, donc ils utilisent une approche très sophistiquée et à plusieurs niveaux pour influencer le gouvernement américain. Leur emprise sur le Congrès, à mon avis, est bien documentée. Ils disposent de comités d'action politique très actifs qui mobilisent des Américains favorables à Israël pour fournir beaucoup d'argent à différents candidats politiques, ce qui leur assure un certain degré d'accès. Nous entretenons également une relation très étroite avec les Israéliens en matière de partage de renseignements.

C'est parce que le Moyen-Orient est un endroit très difficile où opérer, et que les Israéliens disposent d'un service de renseignement très compétent. Mais comme nous dépendons beaucoup d'eux pour une grande partie de nos informations, je pense personnellement que nous nous sommes un peu trop rapprochés d'eux. Comme nous ne comprenons pas pleinement une grande partie de ce qui se passe au Moyen-Orient, nous avons tendance à considérer ce qu'ils disent presque comme la seule opinion qui compte en matière de collecte de renseignements. Mais si vous avez travaillé dans la région pendant un certain temps, comme moi, vous réalisez que les Israéliens utilisent leurs

renseignements pour nous influencer autant que pour nous informer. Et, en général, ils poursuivent un objectif très différent.

Dans cette administration, par exemple, les Israéliens ont très efficacement réussi à éliminer la possibilité d'une négociation entre le président Trump et les Iraniens. Or, le président Trump avait toujours affirmé que sa politique consistait à empêcher l'Iran d'obtenir une arme nucléaire. Les Iraniens, à leur manière, étaient d'accord avec cela. Le guide suprême, l'ancien guide suprême avant qu'il ne soit tué, avait émis une fatwa, ou décret religieux, interdisant à l'Iran de développer une arme nucléaire. L'Iran était donc essentiellement d'accord : « Nous ne voulons pas d'arme nucléaire. » Mais l'Iran voulait la capacité d'enrichir l'uranium — la capacité de produire une arme nucléaire s'il en décidait ainsi.

En gros, ils ne voulaient pas suivre la voie de Mouammar Kadhafi en Libye et dire : « Hé, on abandonne tout », ce qui les aurait rendus vulnérables à une guerre de changement de régime. Et ils ne voulaient pas non plus suivre la voie de Saddam Hussein, en disant : « Hé, on va en développer une », ou en prétendant qu'ils en avaient peut-être une. Leur approche était donc assez pragmatique. Les Israéliens ont perçu cela comme une menace pour leur objectif de changement de régime, car ils se sont dit : « Hé, Trump va s'asseoir à la table des négociations avec eux. Il va conclure un accord », puisque le président Trump se targue d'être un négociateur. Ce qu'ils ont donc cherché à faire, c'est utiliser leur réseau d'influence à plusieurs niveaux pour déplacer la ligne rouge de « pas d'arme nucléaire » à « pas d'enrichissement ». Aucun responsable américain n'a dit « pas d'enrichissement » dans cette administration.

Sous l'administration précédente, le secrétaire Pompeo avait déclaré que l'Iran ne pouvait pas enrichir. Mais en réalité, il était le seul à le dire. Lorsque nous sommes revenus en janvier 2025, les Israéliens ont utilisé leurs canaux officiels, mais aussi leurs relais médiatiques — des sympathisants pro-israéliens dans les médias et dans les cercles de réflexion — pour répéter sans cesse, en substance : « La politique américaine, c'est pas d'enrichissement » ou « Enrichissement égale bombe », c'est-à-dire que si l'on peut enrichir de l'uranium, alors on va forcément avoir une bombe nucléaire. Et ils ont imposé cette idée par la répétition. Ils la diffusaient aux informations, et le soir même, ils allaient à la Maison-Blanche ou dans une agence de renseignement pour faire du lobbying en faveur de ces positions.

Et donc, ils ont pu influencer la politique américaine et, en gros, convaincre le président Trump que sa nouvelle politique devait être « aucun enrichissement ». Et maintenant, nous nous retrouvons dans ce borborygme où nous bombardons les installations nucléaires iraniennes, nous leur retirons la capacité d'enrichir, mais ensuite les Israéliens reviennent immédiatement — comme vous avez entendu Mark Levin le faire à la télévision l'autre soir — et disent : « Eh bien, il reste encore un peu d'uranium, et nous devons y aller et en fait... il ne suffit pas de le bombarder. Nous devons aller le récupérer physiquement », ce qui signifie que nous devons mettre des troupes au sol, que nous

devons contrôler le terrain. Encore une fois, cela nous enferme dans ce borborygme. Et donc, c'est précisément ce que j'appelle le camp pro-israélien — ou plutôt l'écosystème qu'ils ont développé à travers plusieurs niveaux de notre gouvernement.

## **#Glenn**

Mon impression de l'Iran était que, s'il s'agissait simplement d'obtenir plus de transparence autour du programme nucléaire civil — c'est-à-dire qu'ils ne développeraient pas d'arme —, un accord pourrait être conclu. Leur frustration venait souvent du fait que la question nucléaire était liée à des sujets comme le soutien à des alliés régionaux ou l'imposition de certaines limitations sur les missiles balistiques ou les drones, et ainsi de suite. Voyez-vous cela comme un effort israélien visant à relier la question nucléaire à de nombreux autres sujets, rendant essentiellement impossible la conclusion d'un accord afin de pousser vers la guerre ?

## **#Joe Kent**

Oui, les Israéliens étaient très doués pour déplacer la ligne rouge. Lorsque le président Trump avait défini les négociations de manière très étroite autour de « pas d'armes nucléaires », même dans le domaine de l'enrichissement, il restait une certaine flexibilité avant et après la guerre de douze jours. Je veux dire, Stephen Whitkoff est aussi un très bon négociateur, et lui et les Iraniens étaient engagés dans de véritables discussions sur le niveau d'enrichissement autorisé et sur la manière dont il serait contrôlé. C'était donc essentiellement un espace d'échange — le va-et-vient typique de toute négociation saine. Puis les Israéliens intervenaient en disant : « Oh, mais en réalité, il ne s'agit pas seulement de l'enrichissement. Ce ne sont pas seulement les armes nucléaires. Ce sont aussi les missiles balistiques. Vous ne réalisez pas que ces missiles balistiques peuvent atteindre vos bases ? »

Eh bien, je veux dire, la plupart de nos bases se trouvaient aux frontières de l'Iran — c'était un peu une évidence. Et ensuite, ils disaient : « Eh bien, il ne s'agit pas seulement de ces missiles balistiques ; il s'agit de leurs missiles balistiques de moyenne et de longue portée. » Et puis, il y a leurs proxies, leur soutien aux acteurs régionaux. Mais encore une fois, ce sont des problèmes. J'ai passé une grande partie de ma carrière à combattre les proxies iraniens. Mais l'Iran a montré qu'il pouvait reprendre le contrôle de ces proxies, et il l'a fait lorsque Trump est revenu au pouvoir. Ils ne respectaient pas l'administration Biden — ils avaient attaqué nos troupes en Irak et en Syrie, vous savez, environ deux cents fois depuis le 7 octobre. Mais ensuite, quand Trump est revenu au pouvoir — parce que, lors de sa première administration, il avait tué Qasem Soleimani —

Ils ont dit : « D'accord, ce n'est pas quelqu'un avec qui jouer. Mettons les groupes par procuration sous contrôle. » Et ils ont montré qu'ils en étaient capables. Donc, encore une fois, nous étions dans un espace de négociation sain. Cette idée que l'on entend souvent de la part des responsables américains — selon laquelle l'Iran serait simplement composé de djihadistes psychopathes, comme s'ils faisaient partie de l'État islamique ou quelque chose du genre, et qu'il serait impossible de négocier avec eux — je ne pense tout simplement pas que les faits soutiennent cela, d'aucune

manière. Ils ont montré qu'ils respecteraient l'échelle de l'escalade. Et encore une fois, écoutez, je ne suis pas un partisan du régime iranien. Je ne suis pas un partisan du CGRI. J'aimerais que le peuple iranien s'en débarrasse. Malheureusement, nous avons fait reculer cet objectif. Je veux dire, il y avait des manifestants dans les rues en janvier, protestant contre les conditions économiques en Iran.

Et je pense que cela a en réalité plus de chances d'éliminer ce régime que tout ce qu'un acteur extérieur pourrait faire. Mais au lieu de cela, nous sommes intervenus et, en essayant de renverser le régime par la force, je crois que nous ne l'avons qu'affermi. Et c'était toujours notre prévision, car je pense que cela renvoie à la nature humaine, mais aussi à la culture de la région et à celle des chiites. Nous avons donc agi en contradiction avec notre propre objectif déclaré de présence là-bas. Et maintenant, nous sommes pris dans ce cycle du type : essayons-nous d'obtenir l'uranium ? Quel est réellement notre objectif stratégique ? Pendant ce temps, les Israéliens continuent d'avancer, car leur but est soit d'éliminer complètement le régime, soit de le maintenir dans un état chaotique et belliqueux qui l'empêche de lancer des attaques contre Israël.

## **#Glenn**

Vous avez dit plus tôt que les services de renseignement font en quelque sorte deux choses. D'une part, ils peuvent informer, mais ils peuvent aussi promouvoir une politique. Lorsqu'il s'agit de présenter le gouvernement iranien comme complètement irrationnel — vous savez, les « mollahs fous » qui voudraient simplement obtenir une arme nucléaire pour faire exploser le monde — est-ce quelque chose que l'on vend au public pour susciter du soutien ? Ou bien pensez-vous que certaines de ces idées sont réellement partagées par les décideurs ? Par exemple, à Washington, adhèrent-ils à l'idée que l'Iran est aussi irrationnel qu'on pourrait le croire en écoutant certains discours ? Parce que j'ai trouvé que ce que vous avez mentionné au début était assez important : les Iraniens montent prudemment l'échelle de l'escalade, se préparant à monter et à redescendre. Beaucoup d'éléments indiquent là des calculs rationnels d'un État, plutôt qu'une version chiite des talibans, par exemple.

## **#Joe Kent**

Malheureusement, la plupart des décideurs de haut niveau, à moins d'avoir une expérience préalable du Moyen-Orient, doivent gérer un portefeuille si vaste qu'ils n'ont pas le temps d'étudier ces questions en profondeur. Très souvent, ils n'ont pas le temps de mener une analyse approfondie avec un expert qui travaille sur ces sujets depuis des décennies. Cette expertise leur est accessible — certains en profitent — mais beaucoup n'en ont tout simplement pas le temps. Et encore une fois, c'est là que les Israéliens savent très bien jouer une main faible. Ils utilisent leur accès aux hauts responsables, généralement par des canaux politiques mais aussi à travers des échanges officiels entre gouvernements.

Ils vont intervenir et contourner le processus de renseignement. Si le Mossad ou une autre organisation de renseignement israélienne veut transmettre des informations à la CIA — ou à l'une de nos agences de renseignement — cela doit en réalité passer par un processus assez rigoureux. Ce n'est pas parfait ; certaines choses passent alors qu'elles ne sont tout simplement pas vraies. Mais il existe tout de même un processus, et un certain scepticisme y est appliqué. Les Israéliens le savent — ils connaissent les règles du jeu. Leurs hauts responsables viennent donc s'entretenir directement avec nos hauts responsables, et en général, ils ne parlent pas de renseignement.

Ils disent généralement quelque chose comme : vous savez, ils sont à deux semaines d'obtenir la bombe. Et, vous savez, vous ne voulez pas être celui qui sera tenu pour responsable de ces ayatollahs fous — parce que « ayatollahs », ça sonne déjà fou, non ? Vous ne voulez pas que l'ayatollah obtienne la bombe, parce qu'alors ce sera sur votre conscience. Et ensuite, ce sera répété le soir même dans les médias — dans les médias conservateurs, généralement dans ce cas sous l'administration Trump. Mais nous avons aussi vu cela se produire sous des administrations précédentes, dans les médias démocrates également. Ils utilisent donc cette chambre d'écho de manière très efficace. Et c'est aussi ainsi qu'ils contournent le processus de renseignement.

Et encore une fois, les Israéliens — simplement parce que beaucoup d'entre eux ont la double nationalité américaine, et qu'ils ont littéralement l'air de personnes avec qui j'ai déjà été dans la même pièce. J'ai rencontré des Israéliens qui ont étudié à Miami, dans l'Ohio et dans l'État de Washington, d'où je viens. Cela peut donc être très déstabilisant. L'une de nos faiblesses, en tant qu'Américains, vis-à-vis des Israéliens, c'est que nous nous sentons trop à l'aise avec eux. Ils sont très doués pour ne pas donner l'impression d'être étrangers — surtout dans une région comme le Moyen-Orient, où tout semble très, très étranger. Ils utilisent cette familiarité à leur avantage, et c'est quelque chose face à quoi nous devons vraiment rester sur nos gardes.

## **#Glenn**

L'une des raisons pour lesquelles j'étais très optimiste quant à la réélection de Trump, c'est qu'il faisait de gros efforts pour mettre fin à la guerre par procuration en Ukraine. Il voulait en finir avec les guerres sans fin, dont, bien sûr, beaucoup d'Américains sont également lassés. Et je repensais à quelque chose que le colonel Lawrence Wilkerson m'avait dit lorsqu'il était en discussion avec Obama pendant son passage à la Maison-Blanche. Il m'a dit qu'il existait à Washington un fort parti pris en faveur de la guerre — c'est ce qu'Obama avait confié au colonel Wilkerson. Et je me demandais : comment expliquer cela ? Pourquoi, selon vous, Trump a-t-il pris la voie d'un conflit avec l'Iran ? Car il semblait très sincère, au départ, dans son désir de ne pas s'engager dans ces guerres sans fin. En fait, je pense qu'il a été le premier président depuis des décennies à traverser toute sa première administration sans déclencher une nouvelle guerre. Alors, pourquoi pensez-vous qu'il a changé d'avis sur cette question ?

## **#Joe Kent**

Oui, c'est une excellente question. Je suis d'accord avec l'idée que Washington est, en général, favorable aux guerres. Il y a évidemment l'aspect du complexe militaro-industriel. Je veux dire, Washington, D.C. repose essentiellement sur les sous-traitants de la défense. Donc, il y a très peu de résistance quand on veut lancer une nouvelle guerre, armer un nouveau groupe par procuration ou s'engager dans une nouvelle opération indirecte. C'est, si l'on peut dire, le paramètre d'usine bipartite par défaut de Washington, D.C. Dans ce cas, je pense que le président Trump — encore une fois, les Israéliens, la manière dont ils l'ont influencé — et aussi, je pense qu'ils ont joué sur sa psychologie d'une certaine façon. Ils lui ont dit : « Regardez, vous avez déjà accompli des choses historiques avec votre armée. Vous avez réussi à intervenir et à éliminer le dirigeant au Venezuela. »

Tu sais, c'était une opération sans faille. C'était historique. Des manifestants étaient déjà dans les rues ici en janvier. Il suffisait de quelques frappes, et toute cette affaire allait être facile — elle allait s'effondrer. Et alors, tu allais entrer dans l'histoire. Je pense qu'ils le lui ont fait remarquer, et cela a été repris par le lobby pro-israélien, mais aussi par beaucoup de types plus néoconservateurs et néolibéraux qui disaient : « Écoute, l'Iran a été un problème pour chaque président. Ils ont été une menace pour chaque administration depuis quarante-sept ans. Tu es le seul assez fort. C'est ta place dans l'histoire. » Je pense donc qu'ils ont joué sur sa psychologie de manière très efficace, malheureusement. Et je pense que beaucoup des instincts de Trump — et c'est l'homme que je connais — lui disaient : « Ne tombe pas dans le piège. »

Ça ne marche jamais. Mais cela a été contrecarré, je pense, par la persistance du lobby israélien et de ses relais dans les médias, ainsi que par l'accès qu'ils ont au sein du gouvernement. Je pense toujours — et j'espère, et c'est pourquoi j'essaie de faire autant de médias que possible — qu'il a encore le temps de se réveiller et de voir que ce ne sera pas une chose facile. Les Iraniens, en ce moment, peuvent essentiellement gagner en ne perdant pas. Ils influencent les prix mondiaux de l'énergie grâce à leur contrôle sur le détroit d'Ormuz. Je pense que Trump est doué pour voir la situation dans son ensemble, donc j'espère sincèrement et je prie pour qu'il puisse se débarrasser de toutes les personnes qui l'ont conduit sur cette voie et qu'il fasse un geste très « trumpien » — parvenir rapidement à la paix, si tant est que ce soit encore possible à ce stade.

## **#Glenn**

Ce qui est intéressant avec l'Iran, cependant, c'est qu'il ne semble pas y avoir de véritable domination dans l'escalade à son égard. En d'autres termes, il n'est pas possible de continuer à intensifier les tensions jusqu'à ce que l'Iran soit contraint de reculer. Il semble qu'ils puissent monter presque jusqu'au sommet de cette échelle d'escalade. Je veux dire, ils ont de nombreuses cibles régionales — ils peuvent fermer la mer Rouge s'ils le souhaitent, frapper les usines de dessalement des États du Golfe, ce qui pousserait pratiquement tous les expatriés à partir. Ils peuvent détruire le secteur financier sur place, interrompre les opérations énergétiques. Donc, il semble qu'ils puissent

encore gravir au moins quelques échelons supplémentaires sur cette échelle d'escalade. Alors, comment évaluez-vous la stratégie iranienne maintenant — que pensez-vous qu'ils feront ensuite s'il y a une nouvelle escalade ?

## **#Joe Kent**

Je pense que les Iraniens ont étudié les guerres des deux dernières décennies, à l'est et à l'ouest, et qu'ils ont compris qu'on peut essentiellement gagner en ne perdant pas. Pour eux, il s'agit donc de préserver une partie suffisante de leur direction — et ils ont manifestement une grande profondeur dans cette direction. Je pense qu'elle a en réalité été renforcée par les frappes que nous avons menées. Il y a actuellement beaucoup de soutien pour le régime, alors qu'il y a seulement quelques mois, il y en avait probablement moins. Mais ils ont aussi fait un travail très impressionnant dans la fabrication et la dispersion de leurs missiles balistiques et de leurs capacités de drones.

Je veux dire, n'importe qui peut regarder une carte du détroit d'Ormuz et voir que c'est une zone assez étroite. S'ils parviennent, de temps en temps, à y faire passer un drone, un missile balistique ou quelques mines, alors ils perturbent l'approvisionnement énergétique mondial — et ils le savent. Je pense que la manière dont ils utilisent les Chinois et d'autres grandes puissances, en disant : « Hé, vous pouvez faire passer votre pétrole. Nous n'allons pas commercer en dollars, mais vous êtes les bienvenus pour utiliser le détroit d'Ormuz », est très astucieuse de leur part. Et ils savent aussi, sur le plan politique, que cette guerre ne sera plus populaire à mesure qu'elle s'éternise.

Je pense qu'ils ont trouvé une sorte d'état stable en ce moment, où ils se rendent compte qu'ils peuvent continuer à frapper des cibles au Moyen-Orient. Ils peuvent rendre la situation très inconfortable pour les pays du CCG, dont nous avons pour l'instant plus ou moins le soutien — mais je pense que cela s'érode de plus en plus. Nous voyons déjà de nombreuses fractures dans notre relation avec le Royaume d'Arabie saoudite, qui est essentiel pour que nous puissions projeter notre puissance face à l'Iran également. Donc, encore une fois, à l'heure actuelle, je ne vois personnellement pas beaucoup d'inconvénients pour les Iraniens à poursuivre cette guerre. Je pense qu'ils ont compris qu'avec un effort minimal, ils peuvent la prolonger bien plus longtemps que nous.

## **#Glenn**

C'est une manière intéressante de présenter les choses. S'ils tiennent bon, ils peuvent gagner. C'est l'une des leçons tirées de nombreuses guerres, de, je suppose, le Vietnam à la guerre d'Irak. Les États-Unis remportaient toujours les batailles, mais au final, si un camp ne parvient pas à tenir sur la durée, ce n'est pas forcément ainsi que le succès ultime se mesure. Étant donné que les objectifs iraniens semblent s'articuler autour de l'élimination des menaces dans la région — c'est-à-dire les bases américaines — il semble que le détroit d'Ormuz soit un élément clé de tout cela. Je veux dire, ils peuvent imposer une sorte de taxe aux États du Golfe en guise de réparation.

Ils peuvent les pousser à retirer les bases américaines de leur territoire. Ils peuvent aussi, comme vous l'avez dit, inciter les pays à vendre leur pétrole dans des devises autres que le dollar. Une grande partie de cela semble viser à désengager les États-Unis de la région. Pensez-vous que ce soit possible ? Je veux dire, les États-Unis peuvent-ils partir — ou, disons, déclarer la victoire et rentrer chez eux — tant que le détroit d'Ormuz n'est pas sous contrôle américain ? Parce qu'il ne semble pas non plus possible de le placer sous contrôle américain. Je peux me tromper, bien sûr.

## **#Joe Kent**

Oh, je pense que nous sommes dans une impasse en ce moment, car l'idée que nous allons ouvrir le détroit d'Ormuz par la force — militairement — eh bien, pourrions-nous le faire ? Je veux dire, il nous faudrait probablement constituer une coalition pour y parvenir. Je pense que nous pouvons toujours rassembler suffisamment de matériel et de puissance militaire pour accomplir quelque chose temporairement. Mais comme nous venons de le dire, même si nous ouvrons temporairement le détroit d'Ormuz, les Iraniens finiraient par reprendre pied, utiliseraient des tactiques d'insurrection et rendraient le détroit moins sûr, ce qui perturberait à nouveau le transport international d'énergie. Donc je ne pense pas que nous puissions le faire à long terme. Pourrions-nous le faire très rapidement, sans que cela dure ? Je suis sûr que oui. Mais je pense qu'au bout du compte, tout cela se résumera pour nous à une analyse coûts-avantages.

Combien cela va-t-il nous coûter — non seulement en dollars et en matériel militaire, mais aussi en capital politique — de tenter une ouverture militaire du détroit d'Ormuz ? Et si cela ne dure pas ou échoue, quels coûts politiques devons-nous alors payer ? Ou finirons-nous simplement à la table des négociations avec les Iraniens ? Pour moi, la formule a toujours été que le président Trump veut un accord durable qui ne nécessite pas d'engager beaucoup plus de ressources militaires ni de brûler davantage de capital politique. Et je pense qu'il pourrait obtenir un tel accord. Cependant, s'il ne retient pas les Israéliens, ils continueront à faire ce qu'ils font depuis les deux dernières semaines. En gros, chaque fois que le président Trump déclare publiquement vouloir une forme de désescalade pour faciliter les négociations, ils réagissent à leur manière.

Vous verriez les Israéliens, en gros, intervenir en quelques heures et bombarder littéralement les cibles que le président venait tout juste de dire de ne pas frapper. Il avait déclaré : « Nous n'allons plus toucher aux infrastructures énergétiques. » Les Israéliens arrivaient aussitôt et frappaient les infrastructures énergétiques pour maintenir la guerre, parce qu'ils craignent que le président Trump n'obtienne une négociation et ne les mette de côté. Exactement. Je pense que, pour qu'il y ait la moindre possibilité d'un accord qui rouvre les détroits — un accord qui nous permette, à nous et à nos alliés du Golfe, de préserver nos relations et de revenir à quelque chose d'à peu près comparable à ce que nous avons auparavant —, il faut d'abord contenir les Israéliens. Sinon, nous allons simplement nous retrouver pris dans ce cycle sans fin.

## **#Glenn**

Oui, parce que beaucoup d'analystes à qui j'ai parlé ne semblent pas sûrs qu'il s'agisse des Israéliens qui forcent la main de l'Amérique, comme tu l'as décrit, ou s'il y a un jeu élaboré de bon et de mauvais flic en cours. Mais il semble bien que ce soient les Israéliens qui poussent cette initiative.

## **#Joe Kent**

À mon avis, oui. Je veux dire, de mon point de vue, c'est parce que nous avons toujours eu un objectif très limité en Iran. La plupart des gens dans cette administration, du moins publiquement, reconnaîtraient que l'idée d'un changement de régime n'a tout simplement jamais fonctionné auparavant. Personne ne veut essayer de la défendre ; personne ne veut même en parler. Mais les Israéliens la voulaient vraiment, vraiment. Et maintenant que nous nous engageons sur cette voie du changement de régime, il semble bien que les Israéliens soient aux commandes.

Je veux dire, encore une fois, au tout début de la guerre, le secrétaire d'État — et même le président lui-même — sont sortis en disant : « Eh bien, nous avons dû frapper l'Iran parce que les Israéliens allaient le faire », montrant en gros à tout le monde que nous ne pouvions vraiment pas contenir les Israéliens. Ce qui est absolument absurde, puisque nous finançons leur défense. Nous leur donnons les moyens de passer à l'offensive. Nous les aidons à défendre leur propre patrie. Donc, encore une fois, ce manque d'équilibre dans notre relation, et l'influence qu'ils exercent sur notre gouvernement — ils prennent de très grandes décisions que nous finançons, à la fois en termes de coût réel, mais aussi en vies humaines. Nous avons perdu treize militaires américains ici, et les Israéliens n'ont perdu aucun soldat dans cette guerre menée pour atteindre leurs objectifs.

## **#Glenn**

Eh bien, si Trump vous appelait aujourd'hui — vous avez mentionné qu'il souhaite une forme de désescalade pour parvenir à un accord — à quoi pourrait réellement ressembler un tel accord ? Parce que jusqu'à présent, il semble que les États-Unis et l'Iran soient à des lieues l'un de l'autre. Quel pourrait être un accord possible ? Impliquerait-il la mise en place d'une sorte d'architecture de sécurité commune pour la région ? Ou comment les intérêts fondamentaux de sécurité de l'Iran, ainsi que ceux des États-Unis, pourraient-ils être harmonisés ? Ou bien est-il tout simplement impossible d'avoir un accord politique global qui permettrait de désamorcer la situation et de nous sortir de ce conflit ?

## **#Joe Kent**

Oui, je pense que la première étape pour faire cesser le conflit et rouvrir le détroit d'Ormuz consiste à montrer aux Iraniens — et, en réalité, aussi aux pays du Golfe et du CCG — que nous allons contenir les Israéliens, que nous allons couper une part importante de leur aide militaire afin de les empêcher de passer à l'offensive. Je pense que nous devons être très fermes, et probablement fermes publiquement, avec les Israéliens, et leur dire : « Vous ne passerez plus à l'offensive. Nous

vous aiderons à vous défendre si vous êtes attaqués, mais nous ne soutiendrons plus aucune opération offensive que vous mènerez. »

Et si vous ne nous écoutez pas, alors nous allons couper toute aide militaire — ce dont Israël sait qu'il a besoin pour sa survie même. Donc je pense que tant que nous ne montrons pas que nous sommes réellement prêts à le faire, les Iraniens ne nous prendront pas très au sérieux. Et je pense que les pays du CCG ne nous prendront pas au sérieux non plus. Une fois que nous aurons fait cela, je pense qu'il sera tout à fait possible d'inciter les Iraniens à sortir de leur isolement et à dire : regardez, vous avez une énorme quantité de pétrole que vous ne pouvez pas vendre en ce moment, une énorme quantité de gaz naturel. Le monde en a besoin. Ouvrons les détroits, levons les sanctions sur vos ressources énergétiques et faisons à nouveau circuler le pétrole et le commerce.

Reconstruisons votre économie. Nous ne pourrons jamais leur accorder les réparations qu'ils réclament en ce moment, mais je pense qu'un allègement des sanctions et une certaine retenue de la part des Israéliens les amèneraient à la table des négociations et pourraient même, je crois, changer la donne. Je ne veux pas être trop optimiste, mais je pense que nous pourrions amorcer un tournant dans la région, où tout le monde pourrait au moins convenir que ces guerres que nous menons — pratiquement sans interruption depuis avant, même avant le 11 septembre, mais, vous savez, depuis les 20 à 40 dernières années, selon la manière dont on fait le calcul — n'ont été productives pour personne. Et il serait préférable que nous réglions nos différends à la table des négociations, plutôt qu'à travers ces guerres sans fin.

## **#Glenn**

Je suis content que vous ayez évoqué ces guerres sans fin, car nous avons déjà eu tant de mauvaises expériences — vingt ans en Afghanistan pour remplacer les talibans par les talibans. La guerre très coûteuse, en termes de sang et d'argent, en Irak, qui a essentiellement transformé un contrepois clé à l'Iran en quelque chose de plus aligné sur l'Iran. Puis la Libye, qui est devenue un chaos ; la Syrie, où nous avons maintenant un djihadiste qui dirige pratiquement le pays. Quelles seraient, selon vous, les principales leçons à tirer de ces guerres ? Car nous ne semblons jamais les apprendre. En dehors d'avoir une stratégie de sortie, comment évaluez-vous les points communs entre ces guerres ?

## **#Joe Kent**

Le changement de régime ne fonctionne pas. Je veux dire, nous n'allons pas pouvoir venir de 11 000 kilomètres de distance, dans une culture complètement différente, et, par la force des armes, renverser le dirigeant pour ensuite être accueillis en libérateurs par la population. Je ne sais pas combien de fois nous devons revivre cela. Rien que la nuit dernière, Mark Levin — que j'aimerais ignorer, mais que le président écoute — suppliait sur les réseaux sociaux que nous armions l'opposition iranienne afin de semer le chaos en Iran et de renverser les dirigeants. C'est toujours la même formule, encore et encore. Donc, franchement, je pense que toute personne qui plaide pour

une quelconque forme de changement de régime au Moyen-Orient devrait être exclue de tout cercle de politique étrangère, simplement parce que cela a eu des conséquences désastreuses.

Et puis, je pense que nous devons être très, très judicieux quant à nos véritables besoins vis-à-vis de la plupart de ces pays, et vraiment adapter nos politiques en fonction de cela. En général, ce dont nous avons besoin de la part de la plupart des pays du Moyen-Orient, c'est qu'ils n'abritent pas de terroristes. Nous avons besoin qu'ils coopèrent avec nous sur les opérations et le renseignement antiterroristes — ce que la plupart des pays de la région font, car la plupart des organisations terroristes les menacent également. À moins que nous ne fassions les choses si mal que nous finissions par installer, littéralement, l'ancien chef d'al-Qaïda en Syrie, c'est une autre histoire — mais c'est un peu comme ça. Nous avons besoin de leur coopération en matière de lutte antiterroriste. Et puis, nous avons aussi simplement besoin que le pétrole et le commerce puissent circuler. Et cela reste très, très limité.

Lorsque vous limitez vos objectifs à des choses très réalistes dont notre pays et la plupart des pays occidentaux ont réellement besoin, cela devient assez simple. Mais si nous commençons à dire que nous avons besoin de choses comme la démocratie, l'ordre public, les droits des femmes et les droits des personnes homosexuelles, et toutes ces autres choses, et que nous voulons leur faire la leçon sur leurs valeurs morales, et que nous voulons financer différents groupes par procuration contre des gouvernements que nous n'aimons pas — c'est là que les choses deviennent très, très compliquées. Nous nous retrouvons simplement pris dans un cycle sans fin d'implication dans une région qui, franchement, me semble importante. Je ne dis pas qu'elle ne l'est pas, mais je ne pense pas qu'elle soit aussi importante que d'autres événements dans le monde. Donc encore une fois, nous devons savoir ce dont nous avons réellement besoin dans cette région.

## **#Glenn**

Oui, c'est toujours un problème lorsqu'il s'agit de financer ou de soutenir une opposition politique. Ce sont généralement les acteurs les plus violents qui finissent par prendre le dessus lors d'un changement de régime, d'une guerre ou d'une révolution. Si l'on remonte à la Première Guerre mondiale, les Allemands, cherchant à soutenir une opposition en Russie pour en retirer les Russes du conflit, ont fini par faire venir Lénine et ont ainsi largement contribué à la Révolution bolchevique — ce qui, oui, leur a ensuite valu d'avoir à gérer l'Union soviétique pendant les décennies suivantes. Et il semble que ce soit la même chose dans la plupart de ces guerres par procuration.

Je veux dire, en 1999, quand nous avons combattu contre la Yougoslavie, nous avons soutenu l'UCK — l'Armée de libération du Kosovo — que, eh bien, au moins les Républicains aux États-Unis à cette époque reconnaissaient comme étant composée de personnages très peu recommandables. Ils étaient impliqués dans de nombreuses formes de criminalité, mais aussi, vous savez, dans différents groupes d'opposition à travers le Moyen-Orient. Mais vous avez évoqué un exemple — vous avez dit que nous avons aidé à installer un dirigeant d'al-Qaïda en Syrie. Je suppose que ce n'était pas le résultat idéal. Comment voyez-vous la contribution des États-Unis à la formation ou à l'armement,

ou, en gros, au fait de placer, euh, Giuliani — pardon — du moins de le mettre dans la position présidentielle qu'il occupe aujourd'hui ?

## **#Joe Kent**

Oui, je veux dire, vraiment, l'histoire de ce qui s'est passé en Syrie n'aurait jamais eu lieu si nous n'étions pas allés en Irak au départ. La guerre d'Irak a conduit à cela, en termes de formation de l'État islamique et d'al-Qaïda dans la région. Mais lorsque nous sommes intervenus en Irak, nous avons tellement tout bouleversé que nous avons installé un gouvernement très pro-iranien, pro-chiite — je veux dire, l'Irak est un pays à majorité chiite. Saddam maintenait un certain équilibre et, comme tu l'as dit, servait de contrepoids à l'Iran. Nous avons renversé Saddam et, malheureusement, nous nous sommes alliés à de nombreux supplétifs iraniens, en quelque sorte, qui avaient en réalité combattu contre les Irakiens pendant la guerre Iran-Irak, et nous les avons mis au pouvoir. À la fin de la guerre d'Irak, alors que nous nous préparions à partir en 2011, beaucoup d'États du Golfe et surtout les Israéliens disaient : « Attendez une seconde, ça ne va pas du tout. »

Nous avons maintenant un croissant chiite qui s'étend pratiquement de Téhéran jusqu'à Damas. Bagdad est pour eux une immense base de déploiement. Les Israéliens ont toujours été en désaccord avec Assad, car celui-ci soutenait le Hezbollah, soutenait le Hamas et aidait l'Iran à le faire. Nous avons donc ce croissant chiite, et encore une fois, nous avons dû aller éteindre un incendie que nous avons nous-mêmes allumé. La Syrie est en quelque sorte l'opposé de l'Irak : on y avait un Assad alaouite, une variante du chiisme, mais la majorité du pays était sunnite. Ainsi, lorsque nous avons entrepris de lancer ou d'encourager, selon la manière dont on le voit, le Printemps arabe et le soulèvement populaire — eh bien, le Printemps arabe a commencé en Tunisie.

Il y a bien eu des manifestations spontanées qui ont eu lieu en Syrie — c'est certain. Et beaucoup d'entre elles étaient, je pense, le fait de Syriens relativement laïques, relativement cosmopolites, qui protestaient contre le régime d'Assad. Mais ensuite, nous sommes intervenus et avons armé un grand nombre de sunnites plus radicaux. Il y avait l'Armée syrienne libre — là encore, certains étaient laïques, d'autres des déserteurs de l'armée — mais les combattants les plus efficaces que nous avons trouvés étaient certains des sunnites les plus extrémistes, qui se sont rapidement alliés à Al-Qaïda. Al-Qaïda en Irak s'était affaiblie. Beaucoup d'entre eux, y compris Sharaa lui-même et Baghdadi, le premier chef de l'État islamique, étaient emprisonnés en Irak. Ils ont été libérés et, une fois que nous sommes partis, ils se sont rendus en Syrie.

Et nous avons fini par soutenir beaucoup de ces groupes par procuration, en pensant qu'ils allaient nous aider contre Assad. Nous avons même vu, dans les courriels divulgués d'Hillary Clinton, qu'elle disait qu'al-Qaïda était de notre côté en Syrie. Nous soutenions donc al-Qaïda, qui a fini par se transformer en ISIS. Et ensuite, nous avons dû revenir pour éteindre l'incendie que nous avons allumé. ISIS est devenu très puissant, mais son idéologie était légèrement différente. Ils disaient : « Vous savez quoi, en réalité, nous ne nous soucions pas tant d'Assad — nous nous soucions du djihad mondial. » Ils ont donc commencé à mener des attaques en Occident, en Europe, en essayant d'

inspirer des attaques en Amérique. Et nous avons dû retourner en Irak et en Syrie pour éliminer ISIS. Pendant ce temps, Jolani est un type plutôt intelligent.

Il s'est séparé de l'État islamique. Il voulait rester concentré sur son pays d'origine, la Syrie. Il a été choisi par Zawahiri, le chef d'al-Qaïda à l'époque — parce que nous venions de tuer Ben Laden — pour diriger al-Nosra, qui était la branche d'al-Qaïda en Syrie. Finalement, il a compris que c'était une marque toxique en soi, et qu'elle avait littéralement mis une cible sur sa tête. Il a donc changé le nom pour Hayat Tahrir al-Cham, une organisation très centrée sur la Syrie. Ils ont reçu beaucoup de soutien de la part des Turcs. Nous savions que les Turcs les soutenaient, mais nous avions besoin d'eux pour les opérations contre l'État islamique — encore une fois, l'incendie que nous avons allumé. À partir de là, le HTS a bénéficié d'un important soutien turc, et nous les avons en quelque sorte ignorés pendant un certain temps.

Mais nous avons toujours cet objectif de nous débarrasser d'Assad parce qu'encore une fois, Assad représentait une menace pour les Israéliens — il soutenait le Hamas et le Hezbollah. Nous avons donc permis aux Turcs, nous avons soutenu les Turcs, dans leur soutien au HTS. Et finalement, ils ont réussi à renverser le régime d'Assad. Encore une fois, c'est là que les instincts initiaux du président Trump, je pense, étaient justes. En décembre, après son élection mais avant son investiture, et après la chute du régime d'Assad, le président Trump a déclaré : « Hé, la Syrie est un désastre. Elle l'a toujours été, et franchement, ce n'est pas notre affaire », ce qui, à mon avis, était la bonne approche. Malheureusement, les Turcs ont réussi à rebaptiser Jolani en al-Shara et à faire croire que nous pouvions transformer la Syrie en ce grand lieu cosmopolite sur la Méditerranée.

Et pour être juste, le gouvernement du HTS a commis beaucoup de mauvaises actions, et des membres d'al-Qaïda ont infiltré ses rangs. Ils sont très sympathiques envers les membres d'al-Qaïda. Ils ont accueilli des combattants étrangers. Cependant, il semble qu'il y ait au moins un élément du gouvernement de Shara qui essaie de stabiliser la Syrie. Le verdict n'est donc pas encore rendu sur la façon dont cela va fonctionner. Personnellement, je ne fais pas confiance à Shara. Je ne fais pas confiance à son gouvernement. Mais c'est là où nous en sommes avec la Syrie. Encore une fois, la seule raison pour laquelle nous devons consacrer autant d'efforts à cela, c'est parce que nous avons tenté cette guerre de changement de régime. Nous avons été entraînés sur cette voie par les Israéliens. L'Irak nous y a conduits au départ. Et c'est un peu l'une de ces situations — quand on connaît toute cette histoire, comment pouvons-nous encore emprunter cette voie dans un autre pays du Moyen-Orient ?

## **#Glenn**

Je crois qu'à un moment donné, j'ai lu des rapports indiquant qu'en Syrie, le gouvernement américain — ou le Pentagone — soutenait une faction qui combattait une autre faction appuyée par la CIA. Je ne me souviens plus de tous les détails, car la situation était devenue trop complexe, mais on dirait que nous nous sommes retrouvés piégés dans un jeu extrêmement compliqué. Comment voyez-vous l'évolution de la Syrie aujourd'hui ? Parce qu'une grande partie de la coalition anti-Assad

reposait essentiellement sur le simple fait d'être anti-Assad. En d'autres termes, une fois Assad écarté, nous nous sommes soudainement retrouvés avec la Turquie, Israël et les différents groupes désormais sous Jolani en Syrie. Et bien sûr, les États-Unis ont leurs propres intérêts.

Voyez-vous une chance que tous ces acteurs différents puissent harmoniser leurs intérêts afin de stabiliser la Syrie pour un certain bien commun ? Ou pensez-vous que la Syrie va se désagréger en, disons, un territoire soutenu ou occupé par Israël d'un côté, et des factions occupées ou appuyées par la Turquie de l'autre ? Comment voyez-vous cela ? Parce que nous venons tout juste de voir, il y a environ une semaine je crois, la première attaque frontalière — certaines milices irakiennes lançant des missiles terrestres en Syrie — ce qui est en soi un développement intéressant, bien sûr.

## **#Joe Kent**

Oui, il y a plusieurs choses différentes qui, selon moi, pourraient se produire en Syrie. Malheureusement, je ne suis pas optimiste quant à l'avenir du pays. Il va y avoir un affrontement majeur, et je pense que le premier point d'éclatement sera entre les Turcs et les Israéliens. Bien que les Israéliens aient clairement voulu la chute d'Assad en raison de son soutien au Hamas et au Hezbollah, ils sont très inquiets à propos de Jolani et du HTS, ainsi que de leur proximité avec les Turcs — les avoir juste à leur frontière. On ne peut jamais vraiment prévoir quel type de contrecoup on va subir. Le Hezbollah a été fortement affaibli après le 7 octobre par les opérations israéliennes, mais beaucoup de gens au Liban sont aussi devenus méfiants à l'égard du Hezbollah, craignant qu'il ne les entraîne dans des conflits.

Cependant, une fois que Jolani a repris le contrôle et qu'un gouvernement sunnite affilié à Al-Qaïda s'est essentiellement installé à leur frontière, ils se sont souvenus que, dix ans plus tôt, lorsque l'État islamique tentait de franchir leurs frontières, c'était le Hezbollah qui les avait repoussés. Cela a donc donné au Hezbollah un élan politique considérable pour regagner le soutien de la population. Les Israéliens, en revanche, se méfient de Jolani. Ils soutiennent les Druzes au sud et entretiennent des relations avec certains Alaouites. Ils sont donc en désaccord avec les objectifs des Turcs et considèrent également ces derniers comme une menace régionale existentielle. Je pense que les intérêts israéliens et turcs vont finir par s'affronter en Syrie. Cela place Jolani dans une position très précaire, car il ne veut fâcher ni l'un ni l'autre. Il souhaite entretenir de bonnes relations à la fois avec les Israéliens et, évidemment, avec les Turcs.

Mais un troisième facteur imprévisible est que ce qui a essentiellement porté Jolani et le HTS au pouvoir, c'est un élément très radical de la population sunnite, dont beaucoup avaient été affiliés à l'État islamique pendant un certain temps. Maintenant que l'État islamique est en grande partie vaincu, beaucoup d'entre eux sont prêts à dire qu'ils n'en sont plus membres, ou qu'ils font partie d'un nouveau groupe. Mais ils restent très extrémistes et veulent que Jolani adopte une position ferme contre Israël. Ils veulent aussi qu'il soutienne un type de gouvernement sunnite plus traditionnel et

désintéressé. Ainsi, si Jolani réprime ces éléments et devient un bon partenaire pour nous en matière de lutte contre le terrorisme, cela le mettra en conflit avec la base de soutien qui l'a porté au pouvoir au départ.

Il doit donc jouer à ce jeu dangereux en ce moment, où il ne peut pas réprimer trop durement les terroristes qui représentent une menace pour lui. Sinon, ils le dévoreront. En même temps, il subit une forte pression de notre part et de la part de l'Occident pour mener des opérations antiterroristes, car nous sommes très inquiets — surtout depuis que les deux principaux camps de réfugiés, Al-Hol et Al-Roj, ont été pratiquement vidés. Nous parlons de personnes qui ont été détenues pendant environ une décennie. Ce sont des familles, ce sont des enfants qui ont été radicalisés dans cet environnement, et il y a aussi des milliers de détenus de l'État islamique. Nous avons transféré environ 5 000 des pires détenus de l'État islamique de Syrie vers l'Irak afin qu'ils puissent être jugés dans le système judiciaire irakien. Mais il reste encore entre 25 000 et 30 000 sympathisants de l'État islamique, au moins, qui ont désormais été réintroduits dans la population syrienne.

Et al-Shara Jolani, son gouvernement — ils n'ont pas la capacité de suivre toutes ces personnes, de s'assurer qu'elles se réintègrent réellement dans la société. Donc, elles sont un peu livrées à elles-mêmes. Juste sous la surface, il y a, en quelque sorte, l'architecture de ce qui fut le califat islamique, avec lequel il doit composer. Et s'il réprime trop durement, il risque d'en être victime. S'il ne réprime pas assez, il va perdre le soutien de l'Occident. Et pendant ce temps — sans que j'aie de sympathie particulière pour Jolani — au nord et au sud, il a deux maîtres rivaux : la Turquie et Israël. Donc cet endroit pourrait s'embraser très, très rapidement, compte tenu de toutes les tensions dans la région.

## **#Glenn**

J'ai souvent entendu dire que les différents combattants de l'État islamique ne ciblent pas beaucoup Israël, pas plus que Jolani. Mais j'ai récemment réalisé une interview avec Ted Postol — un scientifique nucléaire au MIT, spécialisé dans les armes nucléaires et leurs systèmes de livraison. Il expliquait que si Israël se sent désormais acculé et estime que la guerre contre l'Iran est en train d'être perdue, il pourrait envisager de recourir à une arme nucléaire. Il a ajouté que ce serait une erreur tragique, car bien que l'Iran ne soit pas un État doté de l'arme nucléaire, il pourrait être considéré comme un État du seuil, ou du moins disposer de suffisamment de savoir-faire et de matériel pour assembler une bombe — même si ce n'est probablement pas quelque chose qu'il ferait.

Il a prédit que leur stratégie consisterait à ne pas franchir cette ligne à moins d'être attaqués avec une arme nucléaire. Mais ensuite, en relativement peu de temps, ils seraient capables d'assembler quelque chose et de riposter contre Israël. Encore une fois, ce ne sont que des suppositions — nous ne savons pas tout sur les Iraniens. Mais dans quelle mesure pensez-vous qu'il s'agit d'une réelle possibilité, que nous pourrions aller dans cette direction — non seulement vers une guerre nucléaire, mais même vers un échange nucléaire ?

## **#Joe Kent**

Il va y avoir une pression immense de la part des partisans de la ligne dure en Iran — quel que soit celui qui finira par diriger le pays — que ce soit le fils de l'Ayatollah, que nous considérons déjà comme un peu plus radical que son père. Et je suis sûr que voir son père se faire tuer ne l'a pas du tout modéré. Je pense que beaucoup d'ultras qui poussaient l'ancien Ayatollah à se diriger vers l'arme nucléaire vont se sentir justifiés, car l'ancien Ayatollah, avant que nous le tuions, disait : « Hé, c'est une bonne position pour nous. Nous ne voulons pas développer d'arme nucléaire. »

Nous voulons avoir la capacité, mais pas d'arme nucléaire. Cela nous donne le maximum de levier dans les négociations. Et pendant un certain temps, il avait raison. Mais malheureusement, nous avons en quelque sorte détruit — littéralement tué — cette école de pensée. Alors maintenant, tous les durs, et je préviens les gens, ces durs ne sont pas à prendre à la légère. Je veux dire, ce sont les types qui étaient les élèves de Qasem Soleimani, qui nous ont combattus en Irak, qui nous ont combattus en Syrie, qui ont financé et formé le Hezbollah. Au fil des années, ce sont des gens très sérieux. Ils disent maintenant : « Vous voyez, on vous l'avait dit. On ne peut pas négocier avec les Américains. On ne peut pas négocier avec les Israéliens. »

La seule issue à tout cela, en gros, c'est la solution nord-coréenne. Je veux dire, je pense qu'ils regardent tous en ce moment vers la Corée du Nord en disant : « Vous savez qui n'est pas en train de se faire envahir en ce moment ? La Corée du Nord. » Et donc je pense que c'est, encore une fois, la raison pour laquelle nous devons désamorcer la situation le plus vite possible et les amener à la table des négociations. Parce qu'en quelque sorte, c'est devenu une prophétie autoréalisatrice à un certain moment. Nous avons essentiellement crié « nucléaire » suffisamment de fois — armes nucléaires, ADM, enrichissement — pour que cela finisse par se produire. Parce que, encore une fois, l'incendie que nous avons allumé est en train de devenir cette nouvelle crise.

Honnêtement, je serais vraiment surpris si — logiquement parlant — les Iraniens ne cherchaient pas activement à se doter d'une arme nucléaire. Maintenant, encore une fois, ils peuvent enrichir, et je ne suis pas un expert du nucléaire ; je suis un spécialiste de la lutte antiterroriste. Mais leur capacité à enrichir et ensuite à fabriquer une bombe, même une très simple — ils pourraient probablement le faire. En ce qui concerne un système de livraison, ils sont bons en balistique, etc., mais je pense simplement que le calendrier est bien plus long que ce que le lobby pro-israélien voudrait vous faire croire. Ils donneront l'impression que, d'ici la fin de la semaine, ils pourraient placer des ogives nucléaires sur des missiles balistiques capables d'atteindre l'Amérique. Et ce n'est tout simplement pas le cas.

## **#Glenn**

J'ai également souligné que nous devrions probablement espérer que les Iraniens disposent de nombreux drones et missiles balistiques — tout simplement parce que, s'ils ne possèdent pas de moyen de dissuasion conventionnel, ils seront plus enclins à rechercher la dissuasion ultime, à

savoir, bien sûr, l'arme nucléaire. Ainsi, l'idée qu'un pays ne se sente pas en sécurité tout en étant dépourvu de dissuasion conventionnelle est une recette pour le désastre, surtout s'il existe une possibilité d'arme nucléaire à l'avenir. Je voulais simplement vous interroger, pour finir, sur la dynamique plus large des grandes puissances dans cette affaire — telle que vous la percevez — car il ne s'agit pas seulement, encore une fois, de la guerre contre l'Iran ; c'est toute la région qui s'est embrasée.

Cela a effectivement un impact sur les autres grandes puissances, qu'il s'agisse de la Chine ou de la Russie. Par exemple, sous l'administration Trump, je sais avec certitude qu'il y avait beaucoup d'enthousiasme — plus qu'auparavant — à l'idée qu'il serait peut-être possible d'améliorer les relations bilatérales. Après la guerre froide et la période post-guerre froide, nous avons connu environ un siècle de relations difficiles, et l'idée était que les Russes pourraient considérablement renforcer leurs liens avec les États-Unis, puisqu'ils n'ont pas vraiment beaucoup d'intérêts conflictuels en dehors de l'OTAN. Mais bien sûr, la guerre en Iran a également influencé leur manière de penser. Et on pourrait dire la même chose de la Chine. Je me demandais simplement comment vous percevez l'influence de cette guerre sur la dynamique plus large entre grandes puissances.

## **#Joe Kent**

Honnêtement, je pense que la Chine est probablement la grande gagnante dans toute cette affaire. Je veux dire, nous avons dû déplacer une grande partie de notre puissance de combat hors du Pacifique. Donc, si la Chine décidait de faire quelque chose contre Taïwan, elle le pourrait — ou du moins, elle est bien plus proche de pouvoir le faire avec succès qu'il y a quelques mois, car nous sommes très distraits en ce moment au sein du CENTCOM, comme nous l'avons été au cours des dernières décennies. Mais il faut aussi dire que de nombreux pays règlent désormais leurs transactions pétrodollars en dehors du dollar — ils utilisent le yuan. Et les Iraniens ont même, je crois, déclaré publiquement qu'ils allaient accepter une sorte de péage, en somme, pour le détroit d'Ormuz.

Ils vont régler les transactions pétrolières en yuans. Je veux dire, c'est une menace directe pour le pétrodollar, ce qui constitue une menace directe pour le dollar en tant que monnaie de réserve. Donc, en termes de stratégie à long terme, tout cela joue parfaitement en faveur de la Chine — et c'est ainsi que la Chine mène son combat. Je pense que si nous nous soucions de la compétition entre grandes puissances, et nous le devrions, nous devons être très attentifs à ce que la Chine fait actuellement à l'échelle mondiale. C'était une erreur catastrophique, car cela a joué directement en leur faveur. La dynamique avec la Russie, à mon avis, est très intéressante.

Je pense que nous donnons à la Russie l'occasion, en somme, de nous faire ce que nous lui avons fait en Ukraine. Et le président Trump l'a même dit lorsqu'un journaliste lui a demandé : « Est-ce que les Russes fournissent une quelconque forme de renseignement ou de soutien aux Iraniens ? » Trump a répondu quelque chose comme : « Eh bien, s'ils le font, ils diraient probablement que c'est ce que nous leur avons fait. » En Ukraine — mais aussi en ce qui concerne la manière dont nous

essayions de faire pression sur la Russie. Je ne suis pas d'accord avec cette approche ; je ne pense pas qu'elle ait vraiment fonctionné. Nous essayions de faire pression sur la Russie en sanctionnant tout leur pétrole, leur gaz et leurs ressources naturelles.

Mais ensuite, lorsque nous avons eu un impact sur le détroit d'Ormuz et que nous avons coupé — ou du moins restreint — 20 % du flux pétrolier mondial, le pétrole provenant de Russie s'est soudainement retrouvé de nouveau sur le marché. Nous n'avons donc pas pu affecter le pétrole russe de cette manière, comme nous essayions de le faire. Mais ensuite, les Ukrainiens ont commencé à frapper des cibles d'infrastructures russes également, ce qui, encore une fois, a créé une plus grande rareté sur le marché et a eu un impact spectaculaire sur les prix à la pompe dans toute l'Europe. Nous commençons à le ressentir ici, en Amérique aussi, et nous allons voir les effets de second et de troisième ordre en matière de production d'engrais et de composants manufacturés. Ainsi, en termes de véritable grand jeu et de compétition entre grandes puissances, s'enliser dans les sables mouvants du Moyen-Orient est, à mon avis, la manière la plus rapide de permettre à la Russie et à la Chine de manœuvrer efficacement contre nous.

## **#Glenn**

Voyez-vous, en ce qui concerne les guerres sans fin dont vous avez parlé, la guerre en Ukraine dans le même contexte ? Parce qu'en Ukraine, nous avons fait quelque chose de similaire — nous avons commencé à soutenir des forces quelque peu radicales. Je pense au Secteur droit et à tous ces différents groupes. Avec le temps, nous ne semblons plus vraiment avoir de contrôle là-dessus. J'ai au moins l'impression que Trump aimerait voir Zelensky faire des concessions pour mettre fin à cette guerre, mais il n'a pas réussi à les obtenir de lui. Comment voyez-vous cela ? Comment expliquez-vous que Trump n'ait pas pu mettre fin à la guerre qu'il espérait terminer ? Je suppose qu'il avait l'intention sincère d'arrêter la guerre en Ukraine, ou du moins la participation de l'Amérique à celle-ci, assez rapidement. Mais maintenant, cela fait un an que cette administration est en place.

## **#Joe Kent**

Oui. En ce qui concerne l'Ukraine, je pense qu'au moment où Trump est arrivé au pouvoir, la Russie était déjà en train de gagner. Et les Russes ont simplement une vision très différente de ce que signifie « gagner » par rapport à nous, en Occident. Je veux dire, les Russes sont parfaitement à l'aise avec l'idée de perdre des milliers d'hommes et de s'épuiser dans une guerre d'usure, littéralement mètre par mètre, jusqu'à reprendre ce qu'ils considèrent comme leur territoire. Et nous n'étions jamais préparés à cela.

Nous, en tant qu'Américains, je ne pense pas que nous ayons jamais été préparés à nous engager à nouveau dans un combat de ce genre. Je crois que nous pensions que ce serait facile. Nous pensions que nous allions simplement soutenir les Ukrainiens, qui voulaient courageusement se battre pour leur propre pays. Je veux dire, je trouve admirable ce que les Ukrainiens ont fait — ils ont voulu se battre pour leur propre pays. Mais je pense que nous nous sommes laissés convaincre

que ce récit pourrait l'emporter sur la géographie, et on ne peut tout simplement pas battre la géographie. La géographie gagne à chaque fois. Donc, Trump, à mon avis, a vraiment commencé avec une mauvaise main. Mais en arrivant et en ne coupant pas rapidement le soutien aux Ukrainiens, en ne disant pas que nous n'allions plus soutenir la guerre — cela a montré aux Russes que nous n'étions pas totalement déterminés à y mettre fin. Dans ce cas, je pense que les Russes, en particulier Poutine, qui est dans le jeu depuis aussi longtemps et qui a même déclaré publiquement que traiter avec les présidents américains n'a pas vraiment d'importance pour lui parce qu'ils vont et viennent.

Et en réalité, ce sont, vous savez, les types en costumes sombres qui sont aux commandes. Je pense que nous n'avons tout simplement pas pris en compte tous ces facteurs. Donc, si nous voulons parvenir à la paix là-bas, je pense que nous devrions dire aux Ukrainiens la même chose que nous disons aux Israéliens : les gars, vous avez fini d'être dans l'offensive, nous travaillons désormais à la paix. Et puis, en ce qui concerne la prolifération, je suis sûr qu'il y a beaucoup de gens en Ukraine qui se disent : « Nous n'aurions jamais dû abandonner nos armes nucléaires. » La manière dont nous avons poursuivi l'Iran avec autant d'agressivité va montrer à tous les pays du monde qu'il faut posséder des armes nucléaires et ne jamais, au grand jamais, s'en défaire.

## **#Glenn**

Dernière question : comment voyez-vous la guerre en Iran se terminer maintenant ? Je veux dire, je sais que vous n'avez pas de boule de cristal — il y a beaucoup d'acteurs avec des intérêts divergents, et beaucoup de choses qui peuvent mal tourner ou dont nous ignorons simplement les intentions. Mais d'après votre position actuelle, en observant la direction que tout cela prend, pensez-vous que nous allons continuer à gravir l'échelle de l'escalade ? Ou comment voyez-vous la fin de tout cela ? Parce que, vous savez, je vois que Trump veut y mettre un terme, mais il semble tirer dans des directions différentes. D'un côté, il avertit : « Nous allons tout réduire en cendres en Iran s'ils ne mettent pas fin à cette guerre. » De l'autre, il dit : « Écoutez, le détroit d'Ormuz — c'est aux Européens et aux acteurs régionaux de régler cela. Nous pourrions simplement rentrer chez nous. » Alors, comment voyez-vous les choses ? Si vous deviez faire une prédiction — et je ne vous en tiendrai pas rigueur, puisqu'il y a trop de variables inconnues —, vers quoi pensez-vous que cela se dirige ?

## **#Joe Kent**

Oui, comme tu l'as dit, il y a beaucoup de variables. Écoute, à moins que nous ne contenions les Israéliens, nous allons simplement retomber dans ce cycle. Maintenant, ce cycle peut se dérouler très rapidement, ou il peut prendre un peu plus de temps. Trump va faire une sorte d'annonce ce soir, et comme tu l'as dit, cela pourrait être lui disant : « Hé, vous là-bas au détroit d'Hormuz, c'est fini pour nous », ou bien : « Nous allons poursuivre la guerre, nous allons l'intensifier. » Cela

pourrait être une manœuvre de diversion — je ne sais pas. Mais à moins que nous ne contenions les Israéliens, nous allons finir par nous engager dans quelque chose qui rouvre le détroit d’Ormuz, tu sais, en bricolant une alliance.

Et les Israéliens laisseront peut-être les choses se dérouler un moment, mais ensuite ils reviendront à la charge et exigeront un nouveau changement de régime, ou bien ils mèneront des actions à l’intérieur de l’Iran qui provoqueront une riposte, ce qui nous obligera à réagir à nouveau et à retomber dans ce cycle. Je crains que si nous déployons des troupes au sol, non seulement nous perdrons davantage de vies américaines, mais qu’en plus, lorsque cela arrivera, la réaction émotionnelle du peuple américain sera : « Hé, nous avons déjà perdu des vies ici. Nous ne pouvons pas simplement partir. Nous devons aller au bout de la mission — aller au bout de la mission. » Vous entendez sans cesse le secrétaire à la Guerre dire cela : il faut simplement aller au bout de la mission. Et encore une fois, quelle est cette mission ?

Est-ce un changement de régime ? Allons-nous dominer tout l’Iran ? Comment ferait-on même cela ? Mais si nous commençons à perdre des hommes sur le champ de bataille, ce sera une recette pour nous faire aspirer dans cette guerre pendant un bon moment. Maintenant, si nous intervenons et que nous réussissons un raid spectaculaire, de type commando, pour détruire l’uranium, je pense que c’est ce que Trump entend au moins comme une option possible, parce que Levin en parle. Et même si nous réussissons cela, je pense que ce serait encore un coup de marteau à minuit. Puis, dans six mois, les Israéliens reviendront vers nous ou entreprendront une action qui nous fera replonger dedans.

Pour moi, je ne vois pas cette situation se terminer, et je pense qu’il y aura des répercussions. Les Iraniens, à mon avis, pensent en ce moment qu’ils sont en train de gagner, et à moins qu’ils n’obtiennent de notre part certaines concessions en matière d’allègement des sanctions ou au moins d’être traités comme un pays normal dans la région, je pense qu’ils vont continuer à garder une certaine emprise sur le détroit d’Ormuz. De cette façon, même si le président Trump dit : « On s’en va, c’est fini, débrouillez-vous », ils peuvent encore perturber les coûts mondiaux de l’énergie, ce dont nous devons nous occuper, quelle que soit l’ampleur de notre implication militaire. Donc encore une fois, mon ami, à moins que nous ne contenions Israël, je ne vois vraiment pas comment nous pourrions sortir de cette situation, peu importe ce que nous disons ou faisons.

## **#Glenn**

Eh bien, je tiens à vous remercier d’avoir pris le temps, et je partage vos inquiétudes chaque fois que la guerre devient une affaire d’émotion. C’est, je crois, un problème que l’on retrouve chez beaucoup de dirigeants politiques à travers l’Occident politique — des dirigeants qui s’expriment souvent par des slogans émotionnels : « leur dirigeant est mauvais », « soit on le bombarde, soit on le renforce ». Ce genre de rhétorique ne nous mène jamais à rien de bon. Elle apparaît toujours, je

suppose, en l'absence de stratégie. Donc oui, j'ai été attristé de vous voir quitter votre poste. Nous avons besoin de gens pleins de bon sens. Mais je peux bien sûr comprendre d'où venait votre objection. Alors merci encore d'avoir pris le temps.

**#Joe Kent**

Merci beaucoup. C'était un plaisir de discuter avec vous.